

Les cabarets : et quelques hommes célèbres

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **15 (1877)**

Heft 28

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-184314>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Les cabarets

ET QUELQUES HOMMES CÉLÈBRES.

Les cabarets sont fortement menacés en ce moment, dit le *Petit Marseillais*, et il ne se passe pas de jour qu'on n'en fasse fermer quelques-uns. Est-ce à tort ou à raison ? C'est ce que nous n'avons pas à examiner ici. Nous voulons seulement, avant qu'on les fasse disparaître, jeter un rapide coup-d'œil sur ce qu'a été jadis ce genre d'établissements.

Le mot de cabaret n'a pas toujours fait naître l'idée défavorable qui s'y rattache aujourd'hui, et les hommes qui ont fréquenté ces lieux publics n'ont pas été toujours considérés comme des paresseux, des débauchés et des ivrognes.

Socrate, le sage Socrate, se mêlait volontiers à la foule athénienne qui fréquentait les cabarets du Pnix.

Socrate, cet homme discret,
Que toute la terre révère,
Allait dîner au cabaret
Quand sa femme était en colère.

A Rome, on trouve les mêmes habitudes. Quels sont, par exemple, ces jeunes hommes auprès desquels le cabaretier Coranus paraît si empressé ? Celui qui parle, celui qui semble le plus gai, c'est Horace. Il vante sa *médiocrité dorée*, sa vie heureuse dans la villa qu'il tient de la générosité d'Auguste et de l'amitié de Mécène. Mais ses amis ne l'écoutent pas...

Celui qui est à sa droite rêve ; il rêve de son infidèle Néère : c'est Tibule ; celui qui est à sa gauche rêve aussi de ses amours, de sa Cynthie : c'est Propertius ; enfin, celui qui se trouve en face d'Horace rêve comme ses amis, de qui ? Peut-être de celle dont il devait payer les bonnes grâces par un long et douloureux exil... de la fille d'Auguste : c'est le poète des *Métamorphoses*, c'est Ovide.

Si l'on cherchait bien, on trouverait aussi Virgile dans quelque cabaret de la campagne de Rome, en compagnie de son cher Gallus, un autre poète aussi. On pourrait bien encore y apercevoir le compétiteur de César au trône du monde, Antoine ; l'accusateur de Verrès et de Catilina, Cicéron, oui, Cicéron lui-même, attablé chez Macula, renommé pour son vin, ainsi que le prouve la correspondance du grand orateur avec Lepta.

A Londres, dans la Cité, on voit encore le cabaret auquel un cygne sert d'enseigne. C'est là que Shakespeare, au milieu du choc et du bruit des verres, a composé la *Vie et la Mort de Henri IV*. A Londres encore, et dans le Strand, un autre cabaret, le *Lion rouge*, est célèbre pour avoir entendu la voix de Cromwel disputant avec ses amis Price le charretier, et Harisson le boucher. On le voit, les puritains eux-mêmes allaient au cabaret. A Londres, toujours, dans Cornhill et à la taverne de la *Sirène*, se rendaient Dryden, Ben Johnson, Beaumont, etc.

A Orlemonde et dans son cabaret de l'*Ourse noire*, on était toujours certain de rencontrer Luther. C'est à l'*Auerbach-Keller*, à Leipzig, que Goethe a écrit sa *Ballade à la puce*.

Hoffman passa presque sa vie entière dans les cabarets, dans les tavernes si l'on veut, de Leipzig et de Dresde, et c'est là qu'il écrivit ses *Contes fantastiques*.

Le plus ancien des cabarets célèbres que nous rencontrions chez nous, c'est la *Pomme-de-Pin*, qui était située non loin de Notre-Dame, rue de la Juiverie. C'est là qu'avait coutume de s'enivrer Villon, l'auteur de tant de poésies et de ce petit chef-d'œuvre de grâce qui s'appelle les *Belles dames du temps jadis*.

C'est aussi à la *Pomme-de-Pin* que Rabelais écrivit son épopée de *Gargantua*. C'est encore là qu'on rencontre les poètes et versificateurs qui ouvrent le dix-septième siècle, au bruit de leurs verres et de leurs chansons : Théophile Desbarreaux, Guillaume Colletet, etc.

Presque à la même époque, jouissait d'une grande renommée le cabaret de la *Fosse-aux-Lions*, rue du Pas-de-la-Mulle, où l'on vendait, disait Beau-tru, la folie en bouteilles. Là on voyait journellement Saint-Amand, le duc d'Harcourt, surnommé *Cadet la Perle*, Retz, de Gèvres, du Fargis, de Tilly, Puy-laurens, l'abbé de Marolles, Molière-le-Tragique, des Yveteaux et tant d'autres.

Citons encore le cabaret de maître Le Fauchaux, à la chapelle Saint-Denis. C'est là que Mezeray aimait à s'attabler avec le maître du lieu, avec les rouliers de passage et les saltimbanques. C'est là que venaient à sa suite Bernard de la Monnaie, Senecé, Thomas Corneille, etc.

Antérieurement, Ronsard fréquentait le cabaret

du *Sabot*, dans le faubourg Saint-Marcel ; c'est à l'*Ecu d'Argent* qu'aimait à se rendre Ménage, en compagnie de Montmaur. Boileau-Despréaux allait se délasser au *Mouron Blanc*, avec son ami Racine, qui y a écrit les *Plaideurs*.

Enfin, l'on trouvait l'autre Racine et Marivaux à l'*Epée de Bois*, rue Quincampoix ; l'abbé Prevost, au cabaret de la rue de la Huchette ; Vadé, Fréron, Collé, Panard, au *Tambour Royal*, chez Ramponneau, à la Courtille ; Crébillon, Piron, Marmontel, au cabaret de Landelle, rue de Buci.

Dans des temps plus rapprochés et que plusieurs de nous se rappellent, on a pu voir attablées ensemble au cabaret de la *Mère Saget*, à la barrière du Maine, un grand nombre de nos célébrités contemporaines : Victor Hugo et Raffet, Romieu et Tony Johannot, Alexandre Dumas et David D'Angers, Chenavard et Armand Carrel.

LA GRANDE REVUE DU 1^{er} JUILLET 1877

La revue annuelle des troupes de l'armée de Paris est devenue non-seulement une grande solennité militaire, mais encore une fête populaire, une véritable fête nationale.

A partir de 8 heures du matin, toutes les grandes voies de communication, boulevards, quais, avenues, sont parcourues par des régiments qui cheminent musique en tête. Derrière eux, viennent les files de voitures de cantines pleines de tonneaux de toutes dimensions, de paniers de vins, de bière, d'eau de selz. Puis arrivent, suivant le cortège, comme les plus humbles membres de la corporation rafraîchissante, les populaires marchands de coco.

Cette marche de vendeurs de coco vers le terrain de Longchamp n'est pas le détail le moins pittoresque de la journée. A tout ce que Paris contient de ces petits industriels vient s'ajouter toute une foule de *rafraîchisseurs* improvisés, dont le matériel consiste en une cruche qu'ils portent vide, un torchon mouillé, un citron, quelques morceaux de bois de réglisse et un verre. Pour le reste, la Seine est si près !

Mais beaucoup complètent ce matériel avec un chevalet et un plateau formant table ; ils logent cela dans une brouette qu'ils poussent jusqu'à Longchamp. Ils s'installent en une seconde au bord d'une route, quand la troupe fait halte ; puis ils replient bagage dans la brouette, quand la halte est terminée, et suivent la colonne. L'eau, la grosse affaire, ils la puisent chemin faisant à des endroits qu'ils connaissent ou quand ils rencontrent des fontaines. Au besoin, un cantonnier arroseur introduit sa lance dans la bonde du petit fût et le ravitaillement est fait et frais.

Ainsi, dès dix heures du matin, le bois commence à se remplir de monde : Parisiens munis de provisions et dînant sur l'herbe ; troupes venant de loin, de Vincennes, de Noisy, par exemple, bivouaquent et mangent la portion de viande apportée dans le sac. Après leur dîner et en attendant l'heure, les Parisiens prévoyants font un somme à l'ombre des massifs, ou se livrent à leurs goûts favoris : lectures, jeux de bouchon, de raquettes, etc. Nous avons vu un amateur de flûte qui avait apporté son instrument ; assis derrière un arbre avec un cahier sur ses genoux, il étudiait consciemment un morceau. Pendant ce temps, le gros de la population parisienne se presse, s'entasse, se dispute, se procure des coups de soleil, en faisant la queue devant les pontons des bateaux, aux bureaux d'omnibus et aux gares.

Enfin, vers deux heures et demie, après bien des altercations avec des audacieux qui veulent passer pour se mettre à la file, après bien des accrocs aux traines des robes, la foule arrive, suant, soufflant, cherchant l'ombre et ne trouvant que des places au soleil. Mais la musique, les tambours retentissent ; on reste au soleil pour voir les troupes arriver sur leur emplacement.

C'est, en effet, un des plus beaux moments de la revue. Les colonnes, massées à l'ombre jusqu'à la dernière demi-heure, débouchent presque en même temps de tous les points de l'hippodrome. C'est pendant un quart-d'heure comme un chaos. Le bruit des tambours, les pas redoublés des musiques et des fanfares, mille commandements, le trot des chevaux, le roulement de l'artillerie, tout cela forme une immense rumeur. En même temps, on voit se mêler, se croiser, se confondre infanterie, cavalerie, artillerie. L'œil, troublé, est inquiet devant ces 25 ou 40,000 hommes qui s'agitent en tous sens.

Mais bientôt, comme par enchantement, tout cela se débrouille ; les clameurs, les fanfares, les tambours s'apaisent, se taisent, et on est tout surpris, tout charmé de voir quatre immenses lignes de bataillons, d'escadrons et de batteries d'artillerie rangées en ordre parfait, observant une immobilité et un silence admirables. C'est de la féerie sur un théâtre de six kilomètres d'étendue.

L'infanterie est là, innombrable, serrée en masses compactes un peu sombres de couleur, émergeant à peine les plis de terrain. En arrière est l'artillerie, formant des groupes alternés avec ses attelages rouges aux pièces et blancs aux caissons ; puis au fond, sur le haut de la pelouse en colline, apparaît la cavalerie. Les cuirassiers et les dragons avec leurs casques éblouissants, semblent, dans le lointain, de longues rangées d'étoiles placées en amphithéâtre sur le fond du ciel et brillant en plein jour. C'est d'un effet saisissant.

Monsieur le Rédacteur,

Vous avez publié dans votre numéro du 30 juin une pièce de vers charmante, intitulée : *La mort d'un chat*, et qui faisait allusion au chat de la *Mère Michel*. Cette circonstance m'a donné l'idée de rechercher l'origine de cette chanson si populaire, si souvent répétée par nos écoliers : « C'est la mère Michel qui a perdu son chat, etc. » D'où vient cette légende ? personne ne nous l'apprendra d'une manière exacte ; c'est là un de ces types populaires qui vivra jusqu'à la consommation des siècles dans la mémoire des enfants.

Plusieurs versions de cette chanson ont circulé avec plus ou moins d'amplifications. Je vous donne ci-après les couplets les plus usités. A mon avis, il doit y avoir une malignité dans ce poème tronqué. Que pouvait être la mère Michel ? sans doute l'Eve des portières. Et certainement elle a possédé un chat passablement tyrannique. L'auteur de la balade doit être un locataire exaspéré ; et, bien plus, les mains du rumeur ont dû tremper dans l'assassinat du félin.

Voici donc ces couplets :

C'est la mèr' Michel qui a perdu son chat,
Qui crie par la fnêtre qui est c' qui lui rendra,
L'compèr' Lustucru lui a répondu :
Allez mèr' Miche vot' chat n'est pas perdu.

C'est la mèr' Michel qui lui a demandé :
Mon chat pas perdu ! vous l'avez donc trouvé !
L'compèr' Lustucru lui a répondu :
« Donnez un' récompense, il vous s'ra rendu. »

Et la mèr' Michel dit : « C'est décidé !
Pour mon chat rendu vous aurez un baiser. »
L'compèr' Lustucru, qui n'a point voulu,
Lui dit : « Pour un lapin vot' chat est vendu. »